

du Nordur-Mule-Syssel, est situé sur une hauteur qui domine sur une vaste étendue de pays. A droite, une vallée s'avance dans l'intérieur où elle est bornée par de hautes montagnes couvertes de neige; on a devant soi le Smœrvatn et le Krossavik, monts très-élevés; à gauche, s'ouvre la baie de Vapnafjord, sur la rive septentrionale de laquelle est le comptoir de même nom. Hof est fameux pour avoir été jadis un temple païen, dont la porte forme encore celle de l'église du lieu. La population de cette paroisse s'élève au-delà de 400 individus; cependant il ne s'en trouve qu'un seul vieillard de quatre-vingts ans, qui ne sache pas lire; ce qui est chez lui la suite d'une infirmité naturelle.

« Le doyen m'accompagna le 23 jusqu'au Hofsaá et au Sunnudalsá, deux rivières considérables que je traversai; elles reçoivent en grande partie leurs eaux des montagnes neigeuses, et se réunissent un peu plus bas. Ayant suivi quelque temps la rive droite du Sunnudalsá, et passé devant une cataracte magnifique, le chemin fit un détour à gauche, et traversant un terrain marécageux, nous nous sommes trouvés sur la rive gauche du Fossá ou rivière des cataractes. Il fallut mettre pied à terre pour gravir sur la montagne. Durant cette montée, j'étais à chaque instant récréé par la vue de superbes chutes d'eau; l'étang où elles tombaient, était à cent pieds au-

dessous du bord du précipice que nous longions.

« Au sommet de la montagne, nous sommes entrés dans le Smœrvast-Heide, grand plateau stérile où je ne remarquai que quelques flaques d'eau, de grands tas de neige et une coulée de lave située si haut et entourée de tant de montagnes irrégulières, qu'elle doit être sortie de quelque volcan voisin. A l'extrémité du plateau, nous descendimes par une pente beaucoup plus roide que l'autre, dans un terrain composé de fondrières entremêlées d'espaces remplis de cailloux. Je dressai ma tente à Fossvøllum, plaine des cataractes, belle ferme dont la situation est extrêmement pittoresque, entre de riches prairies et des montagnes.

« Ayant franchi les marais et une petite montagne au sud de Fossvøllum, j'arrivai bientôt sur les bords de l'Yøkulsaara-Bra, grand fleuve qui reçoit quatre-vingt-huit rivières ou ruisseaux, avant de porter ses eaux à l'océan. Il est encaissé entre de hauts rochers perpendiculaires, à l'endroit où je le passai sur un pont de bois très-mince, large de cinq pieds et long de cinquante-trois; en ce moment il était élevé de soixante-huit pieds au-dessus de l'eau qui coule avec un grand fracas. J'avais mis pied à terre, je fis aisément trembler le pont en empoignant les perches qui servaient de parapets.



« Un peu au-dessus, on traverse ce fleuve d'une manière plus périlleuse, en se mettant dans une caisse de bois ou un panier suspendu à des cordes fixées sur les rives opposées, et que l'on tire de l'une à l'autre. On fait passer les chevaux à la nage à quelque distance plus haut, et s'ils n'arrivent pas à une saillie de rocher, ils sont entraînés par le courant et précipités par-dessus une catastrophe terrible; on ne les revoit plus.

« Le Bruarheide, plaine marécageuse, offre ensuite une surface diversifiée par les lacs où l'on prend beaucoup de cygnes pendant leur mue. La rive gauche du Lagarfliot est couverte de fragmens de zéolithes, de cristaux et d'autres minéraux; l'eau de cette rivière est blanche; sa largeur étant de près d'un mille, on la prendrait pour un lac; je la passai à la ferme d'Aes, et six milles plus haut le long de sa rive droite. Je dressai ma tente à Finnstad.

« Tout le pays des deux côtés du Lagarfliot est bien peuplé, on le regarde comme un des meilleurs cantons de l'Islande; les pâturages y sont très-gras, les prairies vastes, les montagnes y abondent en lichen d'Islande que les habitans recueillent en été pour leur provision d'hiver; les nombreuses forêts de bouleau leur procurent des avantages dont on est privé ailleurs; enfin le Lagarfliot et l'océan sont également poissonneux.

« Le mauvais temps m'empêcha de bouger le 25. J'espérais profiter de ce repos forcé qui m'offrait l'occasion de rendre visite à la famille de la ferme voisine, et d'observer de près les mœurs des Islandais. A mon grand regret, je les trouvai bien différens de tous leurs compatriotes. La paresse, l'ivrognerie, la calomnie, l'habitude de jurer, paraissaient chez eux des vices habituels. J'appris ensuite que c'était une famille de mauvais sujets qui avaient été punis par la cour de justice, pour avoir composé des couplets diffamatoires contre leurs voisins. Faut-il attribuer ces vices à l'état d'aisance de ces hommes?

« J'éprouvai aujourd'hui un inconvénient que je n'avais senti de ma vie; mon pain était entièrement consommé; quoique j'eusse beaucoup d'autres provisions, cette privation me fut sensible.

« Je m'éloignai le 26 des bords du Lagarfliot, dont les rives sont bordées de beaux bois. A gauche s'élevaient quatre montagnes très-hautes, formant un carré, la perspective était bornée à une certaine distance par le Snœfiell, montagne conique et couverte de neige; c'est un ancien volcan. Au-delà d'une forêt de bouleaux, dont quelques-uns avaient une vingtaine de pieds de hauteur, je descendis dans une vallée profonde où la chaleur du soleil était incommode. Ensuite je





tournai à gauche, et j'entrai dans une autre, où j'escaladai une montagne dont les flancs revêtus de neige, me préservaient des rayons de cet astre; j'éprouvai alors combien, dans une région déserte, l'ombre d'un grand rocher est précieuse. Ce canton est l'Eskifiords-Heide; les fondrières et les ravines profondes que l'on y rencontre alternativement, y rendent la montée très-pénible; au lieu de rencontrer au sommet de ce col très-étroit, une descente roide et pierreuse, on se trouve sur un vaste amphithéâtre de plusieurs milles de circonférence, dont le fond consiste en fragmens immenses de rochers brisés, et en coulées de laves anciennes. Les montagnes de chaque côté sont grandes et majestueuses; l'on est surtout frappé de la structure singulière de celles de la droite, qui s'élèvent en pyramides, formées d'assises de roches superposées les unes aux autres avec quatre grandes excavations, qui, décrivant des demi-cercles parfaits, pénètrent dans le corps de la chaîne; on les prendrait pour des niches prêtes à recevoir des statues colossales. A gauche j'avais une grande quantité de neige abritée au nord et à l'est, et complètement exposée au soleil.

« Je cheminai péniblement pendant deux heures, jusqu'à l'extrémité sud-est de cet amphithéâtre, où le Reyder-Fiord et l'Eskifiord, bordés

de tous côtés de très-hautes montagnes, s'offrirent à ma vue. A 2000 pieds au-dessous de moi, j'apercevais dans la seconde de ces baies, un navire à l'ancre; les maisons du comptoir sont adossées à la falaise, qui, interrompue en plusieurs endroits, donne passage à des cascades superbes. Au-delà s'élance le Holmafiall, l'orgueil de ce canton.

« M. Videlin, le bailli, frère de l'évêque, me reçut très-bien; c'est peut-être l'Islandais de nos jours qui a le plus voyagé; il est allé plusieurs fois dans les Indes orientales et dans d'autres pays lointains. Dans une excursion que je fis le 27 à la côte septentrionale de la baie pour visiter des cavernes, j'y admirai de beaux groupes de cristaux qui se présentaient de tous les côtés à la vue, le rivage était parsemé de calcédoines et de fragmens de marbre blanc; près du comptoir, j'observai une veine d'une substance noire à demi transparente, qui ressemblait à la houille. Des chaînons de trapp disposés horizontalement et fort étroits, se montraient sur différens points.

« A Eskifiord, j'étais parvenu à l'extrémité sud-est de ma route, je voyageai ensuite droit au sud à Holmar: tout le long de la côte, les montagnes s'élèvent à une hauteur prodigieuse, formant des couches horizontales, qui de chaque côté corres-



pendent exactement sur les points qui ont été évidemment écartés par une rupture violente.

« Une suite de montées et de descentes me fit arriver dans le Skriddal, grande vallée qui s'ouvre au nord-ouest dans le Herred; je parvins avec beaucoup de peine à son extrémité supérieure, d'où j'escaladai à pied, par un chemin tortueux, une montagne escarpée qui me conduisit dans le Stapsheide, canton entrecoupé d'espaces pierreux, ou couverts de neige, ou remplis de fondrières; la plus grande difficulté fut d'en sortir au milieu de la nuit, en passant des torrens dont les bords étaient si mous, que nous ne savions de quel côté nous tourner, enfin je pus dresser ma tente dans un endroit sec.

« Le lendemain, je continuai ma route dans le Breiddal, où je ne pus assez admirer la forme bizarre des montagnes que j'avais de chaque côté; et qui représentaient tant d'objets divers, que j'aurais pu me croire dans un panorama. Cette montagne singulière est le Smaatindufiall.

« Eydal fut le terme de ma course au sud; je me dirigeai ensuite au sud-ouest. Le 31, je passai le Breiddalsaa, et suivis la côte maritime, au pied de falaises prodigieuses, dont les débris embarrassaient la route. Le changement de perspective ne me déplût pas; je voyais la surface immense de l'Océan; ses flots venaient battre le pied des

hauteurs, dont le sommet était enveloppé de brouillards. Dans les environs du Beruness, cap qui s'avance au sud, il y a plusieurs fermes; leurs habitans ayant la facilité d'ajouter les productions de la mer à celles de la terre, sont plus aisés que ceux de l'intérieur.

« Arrivé sur la côte septentrionale du Beruness, je louai un bateau pour traverser cette baie avec mon bagage, mon domestique fit le tour avec les chevaux. J'évitai par là une marche de quatorze milles, et les animaux furent soulagés d'autant; la largeur de la baie est de huit milles.

« Je débarquai le soir au comptoir de Diupavog, le plus méridional de la côte orientale. Il ne consiste qu'en une boutique et quelques magasins; tous ces bâtimens sont grands et en bon état. Le port est un des meilleurs de l'île; on y fait un commerce important. Je visitai dans les environs plusieurs cavernes curieuses, et remarquables par leurs beaux cristaux.

« A six milles au large de ce golfe, il y a plusieurs îles dont la plus grande est Papey. On suppose qu'elle tire son nom de ce qu'elle a été habitée par des pêcheurs chrétiens venus d'Irlande, ou des Hebudés avant l'arrivée des Norvégiens en Islande. Autrefois elle était fameuse par la quantité d'édredon qu'elle fournissait, et qui se montait annuellement à dix quintaux. Mais on dit que les



oiseaux, effrayés par le bruit des bâtimens de guerre anglais envoyés dans ces parages pour protéger la pêche, ont abandonné ces parages.

« Je poursuivis ma route le 2 septembre, le long de la côte du Hamarsfiord, au milieu des débris du Bulandstinde, et à l'extrémité de l'Alptafiord, je dressai ma tente près de la ferme de Starmyra. Puis je m'avançai un peu dans les terres et je montai dans le Lonsheide, canton raboteux et désert; jamais les maladies contagieuses ne l'ont franchi; des brouillards continuels l'enveloppent. J'en sortis par un défilé qui aboutissait à des précipices affreux. La brume m'empêcha de bien voir une magnifique cascade, dont j'appris depuis que la hauteur est de plus de 550 pieds. L'atmosphère s'éclaircit un peu, quand je fus descendu dans une plaine plus basse, remplie de cailloux que les eaux ont entraînés des yœkuls voisins. Nous avions la mer à gauche et à peu de distance à droite, une chaîne de grandes montagnes cachées par le brouillard jusqu'à leur base. Je me reposai enfin près du presbytère de Stafafell. Cette paroisse a une population de huit familles. Elle est au pied de collines circulaires qui jadis furent couvertes de bois d'où lui vient son nom qui signifie mont aux arbres. A l'ouest une plaine basse large de deux milles, est traversée par le Yœkulsaa-i-Lon, torrent formidable que

vomit le Lons-Yœkul, grand glacier peu éloigné. Souvent au printemps et en été le torrent se gonfle tellement qu'il inonde toute la plaine, et qu'entre les montagnes de chaque côté, l'on n'aperçoit qu'une vaste nappe d'eau. Ce qui rend cette rivière difficile à passer, est la grande variation de son cours, et la mollesse extrême du fond, produite par l'immense quantité d'argile et de petits cailloux qu'elle entraîne des hauteurs; lorsqu'elle emporte des glaçons, elle est encore plus dangereuse, car il faut user de beaucoup de précautions pour conduire les chevaux entre ces masses flottantes.

« Les pluies avaient tellement gonflé l'Yœkulsaa-i-Lon en ce moment, que je fus obligé d'attendre jusqu'au 5 après-midi pour le traverser. Il avait un aspect formidable et couvrait presque toute la plaine entre le Stafafell et les montagnes voisines de Vestr-Horn. Le trajet prit beaucoup de temps; mais il eut lieu sans accident. Le soir je campai près de Fierdr, ferme voisine du Vestr-Horn, ou cap occidental, composé de trois montagnes terminées par des prés.

« Le col d'Almannaskard où j'atteignis le 6, m'offrit une perspective d'un genre extrêmement imposant et absolument nouveau. J'avais à mes pieds un précipice dont la base était baignée par la mer, et qui n'avait pas moins de 900 pieds de



hauteur perpendiculaire ; à gauche l'Océan s'étendait dans un lointain sans borne ; à droite, je voyais le Hornafliot dont la rive orientale était bordée des maisons formant la paroisse de Biarnaness. Au-delà, des montagnes couronnées de glaces, se prolongeaient à perte de vue, et se terminaient à l'ouest par l'Orœfa-Yœkul, la plus haute cime de l'Islande.

« Les pierres éparses sur la descente de l'Almannaskard, retardèrent beaucoup ma marche, à chaque pas j'en mettais plusieurs en mouvement, et il fallait beaucoup d'agilité pour ne pas être emporté avec elles dans l'abîme. Le voyageur est aussi exposé aux éboulemens d'une montagne immense, suspendue au-dessus du col, à une hauteur de 1100 pieds au moins ; il en était tombé des portions peu de jours auparavant ; elles me causèrent de grands embarras. Les montagnes de ce canton, ont un aspect blanchâtre ; elles sont la plupart schisteuses, et offrent aussi un basalte poreux dont les couches se reconnaissent, en différens endroits, par la régularité de leurs colonnes perpendiculaires.

« Comme le Hornafliot, dont la largeur est de deux milles, paraissait extrêmement gonflé par les pluies, j'allai demander conseil au propriétaire de la ferme d'Arnaness. Il chargea son fils de me conduire chez son frère qui demeurait quatre milles plus haut, celui-ci me donna un guide ;

je passai aisément et je parcourus ensuite trois milles entre des masses immenses de rochers de basalte, dont quelques-uns paraissaient être tombés des montagnes voisines, et d'autres être encore en place. Il y eut un endroit entr'autres où j'aurais pu me croire entouré des ruines de quelques-uns des plus beaux édifices de l'architecture grecque. Ces colonnes s'élevaient les unes sur les autres, avec la plus parfaite exactitude ; elles étaient disposées de manière à former un demi cercle ; elles sont absolument perpendiculaires ; quelques divisions ont à-peu-près quatre pieds de long, la plupart en ont deux à trois, et cinq, six ou sept côtés. Toutes celles qui étaient renversées, ayant une extrémité concave et l'autre convexe, je grimpai sur les points, où il en manquait, et je reconnus que toutes étaient concaves à la partie supérieure, et convexes à l'inférieure, de sorte qu'elles s'adaptaient parfaitement les unes aux autres.

« Les Islandais donnent à ces colonnades naturelles, le nom de *Trællahlad*, ou mur des Géans, et aux cavités qui se trouvent dans les rangées de basalte de moindre dimension, celui de *Dverga Kamrar*, ou chambres des Nains, et quand ils veulent décrire un ouvrage fait avec beaucoup d'art, ils l'appellent *Dverga-Smidi*, ce qui prouve que, semblables à tous les habitans des pays plon-